
Les Cahiers Anne Hébert

Ressasser des vieilles affaires

Lili Monette-Crépô

Number 16, 2019

Archives et écritures de femmes : Louise Dupré et Hélène Monette

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110936ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110936ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (print)

2292-8235 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monette-Crépô, L. (2019). Ressasser des vieilles affaires. *Les Cahiers Anne Hébert*, (16), 97–106. <https://doi.org/10.7202/1110936ar>

Article abstract

Lili est la fille d'Hélène Monette. À travers le processus de don des archives de sa mère, elle réfléchit à la signification particulière, pour elle, du legs de ces documents.



Ressasser des vieilles affaires

LILI MONETTE-CRÉPÔ

AUTEURE

Résumé : Lili est la fille d'Hélène Monette. À travers le processus de don des archives de sa mère, elle réfléchit à la signification particulière, pour elle, du legs de ces documents.

Mots-clés : Mémoire, Archives, Souvenirs, Sentiments, Mère.

Hélène notait tout, que ce soit des listes d'épicerie, des budgets, des rendez-vous dans un agenda ou des poèmes griffonnés dans des petits cahiers. Elle conservait tous ses papiers avec une organisation épatante.

La discipline et l'organisation de ma mère lui ont permis de bien organiser ses archives, ce qui m'a facilité la tâche et qui a aussi aidé l'Université de Sherbrooke au moment de la réception du don.

Si le processus d'archivage est très intéressant, il peut sembler compliqué et long pour quelqu'un qui se tient à l'extérieur, comme moi. À travers le processus, j'ai non seulement appris des choses sur les archives institutionnelles, mais j'en ai aussi appris sur ma mère.

Quand j'étais adolescente, il y avait des boîtes mystérieuses dans des endroits reculés de la maison, comme en haut de la laveuse ou dans le garde-robe de ma mère. Elles contenaient des cahiers et des agendas numérotés par années. Ces cahiers et agendas racontaient sa vie.

Je m'imaginai un jour passer à travers chacun des cahiers et des agendas d'Hélène. Je voulais découvrir ses secrets de jeunesse, les choses qu'elle ne voulait pas me dire (même si elle me disait presque tout), et comment elle menait sa vie lorsqu'elle était plus jeune.

Peu avant sa mort, je m'étais chicanée avec Hélène à propos de ses archives. Si je voulais les garder, Hélène m'en a empêchée. Elle m'a dit que non seulement je n'aurais pas l'espace pour les garder (c'est vrai), mais qu'elle tenait à ce que son œuvre vive au-delà de sa personne. La mort ne l'effrayait pas tant que ça, mais le fait qu'on l'oublie, oui.

Au départ, je voulais les garder pour moi, loin du regard des autres. Je voulais m'asseoir en indien par terre pendant des heures et passer à travers tous les cahiers. J'aurais voulu retenir les archives, les parcourir une à une, les cacher aux regards indiscrets. Je ne voulais pas que ma mère me quitte, je ne voulais pas disperser ses choses, et je ne voulais surtout pas que son caractère complexe soit dévoilé au grand jour.

Ça m'a pris du temps avant de signer le contrat d'archives. Je l'ai repoussé au lendemain pendant quelques jours, voire quelques semaines. Comme n'importe quel contrat, ça peut faire peur parce que c'est un engagement, parce que c'est une promesse. J'avais peur de ne plus pouvoir consulter les papiers de ma mère. Cela dit,

tout le monde, dont l'archiviste Julie Fecteau, responsable des acquisitions d'archives privées au Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke, m'a assuré que je serais toujours la bienvenue à l'université, et que je pourrais toujours accéder aux archives de ma mère.

J'ai tout de même passé à travers quelques boîtes, mais à une plus petite échelle, et j'ai réalisé à quel point c'était un travail de moine. Hélène m'avait laissé quelques cahiers, tous ses agendas et plusieurs notes. J'ai passé des dizaines d'après-midis à boire du café et à feuilleter les papiers qu'elle m'avait laissés afin de mieux la comprendre et de faire de la recherche dans un but particulier : écrire un livre.

J'ai pris cette décision quand Hélène m'a annoncé qu'elle était atteinte d'un cancer de stade 4 en février 2014. L'idée d'écrire un livre sur ma mère – projet en cours – avait déjà germé dans ma tête depuis longtemps, parce qu'Hélène Monette était quelqu'un de complexe et d'extraordinaire. Notre relation, comme plusieurs relations mère-fille, l'était aussi.

D'un côté, on s'entendait très bien et on se comprenait facilement, parce qu'on passait beaucoup de temps ensemble. En tant que fille unique de parents séparés, je passais la moitié de ma vie avec ma mère. On partageait des intérêts, des références et des opinions.

D'un autre côté, elle n'était pas facile à vivre, et pendant mon enfance et mon adolescence, je n'ai pas toujours été évidente non plus.

Ma mère, c'était souvent la seule personne qui me comprenait sans que je n'aie rien à dire. Elle m'a légué son intuition redoutable, ce sixième sens qui faisait qu'on s'appelait souvent en même temps.

Hélène m'a transmis son amour de la littérature et des arts. Elle m'a aussi légué son sens de l'humour intelligent et tranchant. Elle était capable de rire d'elle-même, des autres ou de la situation.

J'ai souvent eu de la difficulté à expliquer ma relation avec ma mère aux gens, surtout ceux qui ne me connaissent pas bien ou qui ne l'ont pas connue personnellement, et c'est pourquoi j'ai voulu raconter mon histoire. Si au début, je voulais garder un œil sur les archives, c'est aussi parce que je voulais être en contrôle du récit.

Et les archives d'Hélène, autant celles que j'ai consultées que celles que je n'ai pas regardées, ont eu une incidence sur mon processus d'écriture, et ce, plus que je ne pouvais l'imaginer. Les papiers m'ont parlé de plusieurs choses, que ce soit des sou-

venirs que j'avais oubliés ou de la vie de ma mère avant ma naissance.

Le processus d'archivage

Lorsque ma mère est tombée malade, elle a confié ses archives à l'archiviste François Côté, un de ses amis de longue date que je connaissais depuis mon enfance. Elle me l'a rappelé au printemps 2015, quelques semaines avant sa mort.

C'est à ce moment-là que ma mère a commencé à parler plus sérieusement de ses archives. Elle m'a expliqué qu'elles iraient au Centre Anne-Hébert de l'Université de Sherbrooke, et qu'elle était en contact avec Nathalie Watteyne, alors directrice du Centre.

J'étais chez ma mère un après-midi de printemps. Elle parlait au téléphone avec Patricia Godbout, que je ne connaissais pas encore. Elle semblait lui faire une grande confiance, chose qu'elle n'accordait plus facilement aux gens à la fin de sa vie. Je savais que Patricia était la sœur de Denis, un grand ami d'Hélène depuis le secondaire qui était décédé en 2012. En plus d'être la sœur de cet ami de ma mère, Patricia est professeure de traduction à l'Université de Sherbrooke et l'actuelle directrice du Centre Anne-Hébert.

Au téléphone, Hélène parlait de moi en me regardant du coin de l'œil. Elle se méfiait parce que je prenais des notes pour ne pas oublier les détails de ses derniers jours. C'est assez ironique de penser que cette manie de tout écrire ne vient pas du voisin : elle me vient d'Hélène elle-même.

Quant aux archives conservées par François Côté, elles étaient dispersées dans 17 boîtes dans le sous-sol d'un bâtiment qui ne paye pas de mine près du métro Pie-IX.

J'y suis arrivée, en retard et en Bixi, un après-midi d'été, pour rejoindre Patricia et François. Il faisait beau, il faisait chaud, mais j'étais amère. Ça ne me tentait pas de m'occuper des archives, mais c'est surtout parce que ça faisait ressortir plein d'émotions, et que j'en avais marre, de mes émotions. Le deuil, c'est difficile et c'est long.

Sur le balcon du premier étage du bâtiment, de vieux hommes en camisole buvaient des cannettes de bière et m'interpellaient, alors que je voulais juste avoir la paix. Ils m'ont tout de même indiqué que François se trouvait en bas.

Je suis entrée dans le bâtiment et je suis descendue dans le sous-sol obscur. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte à quel point il y en avait des boîtes de livres, de magazines, de dossiers et de papiers.

Patricia, François et moi avons sorti toutes les boîtes du sous-sol, une à la fois, jusqu'à ce que les 17 boîtes se retrouvent dans le coffre et sur le banc arrière de la voiture de Patricia.

Une fois la voiture remplie, nous nous sommes toutes deux dirigées vers mon appartement du boulevard de Maisonneuve, à côté du pont Jacques-Cartier. Il y avait du trafic. C'était la première fois que je passais du temps avec Patricia, qui était gentille, à l'écoute et patiente. Pour ma part, j'étais exaspérée par toutes ces boîtes et cette responsabilité.

J'étais surtout triste de savoir que non seulement Hélène était morte, mais qu'il ne restait que des boîtes poussiéreuses et un peu de reconnaissance de la part d'une poignée d'intellectuels et de littéraires. Elle ne faisait pas dans l'écriture grand public, mais elle avait néanmoins un lectorat fidèle.

Outre les boîtes conservées par François Côté, il y en avait d'autres. Certaines étaient cachées sous mon lit, dont une contenant plus d'une vingtaine d'années d'agendas. Je les ai tous feuilletés, un par un. Je notais des événements importants, je me rappelais des sorties qu'on avait faites ensemble, je revivais son quotidien. Ce travail de longue haleine m'a informée, mais m'a aussi fait retourner dans le passé. C'est pourquoi j'ai décidé de tourner la page et de les donner au Service des archives.

Les archives, c'est aussi quelque chose qui évolue et qui vit. C'est pourquoi, après avoir donné le premier lot, j'ai continué à en donner par petites quantités. Je voulais d'abord les consulter et être certaine que j'étais prête à les léguer à l'université. C'est qu'après en avoir extrait ce qui me serait utile, je ne sentais pas le besoin de m'encombrer des papiers de ma mère.

Certaines des archives que j'ai données après le lot initial étaient celles qui se trouvaient chez un poète et ami d'Hélène, Jonathan Lamy. Jonathan gardait les boîtes dans son appartement déjà bondé (surtout de livres) d'Hochelaga-Maisonneuve.

Quand sa copine Rachel, une poète et artiste de scène originaire d'Irlande du Nord, est déménagée chez lui, il a dû se débarrasser de quelques boîtes, faute d'espace. Un matin frisquet et gris, le couple est donc venu chez moi déposer quatre ou cinq boîtes de livres et de documents ainsi que des dessins et des peintures encadrées.

Mais ce n'était pas encore terminé. J'avais complètement oublié, mais il y avait encore des archives ainsi que des ustensiles et de la vaisselle chez Jean-Claude, un autre ami d'Hélène. Un soir de tempête de neige, il est arrivé chez moi avec sa grosse

voiture. On a sorti des rouleaux et des rouleaux d'affiches de vieux dessins colorés d'une autre époque. La vaisselle, je l'ai gardée et je l'ai rangée dans mes armoires, mais les affiches prenaient d'assaut mon salon.

On était jeudi soir, si ma mémoire est bonne. J'ai appelé Patricia pour savoir si elle venait à Montréal prochainement. Les deux enfants de Patricia, de même que sa petite-fille, y vivent. Elle m'a dit qu'elle passait voir sa fille et sa petite-fille cette fin de semaine-là.

On s'est arrangées pour qu'elle vienne tôt le samedi matin, puisque je travaillais la fin de semaine et que mes horaires étaient contraires à la plupart des gens.

Quelques minutes avant huit heures le samedi, Patricia est arrivée de bonne humeur pour m'aider à me débarrasser de cette nouvelle pile d'archives.

Puisqu'elle retournait dans Notre-Dame-de-Grâce chez sa fille, je suis montée avec elle et elle m'a déposée près du travail. On a jasé, et j'étais contente de l'avoir dans ma vie et d'apprendre à mieux la connaître.

Tout au long du processus, Patricia a été un ange gardien et un guide spirituel des archives. Elle m'a non seulement aidée à transporter les archives jusqu'à Sherbrooke, mais son calme, sa bonne humeur, son écoute et le fait qu'elle connaissait Hélène personnellement m'ont aidée à laisser aller les piles de papiers qui me pesaient sur les épaules.

Outre le fait que Patricia ait été d'une aide incroyable pendant ce processus, elle est aussi devenue une amie.

Peu avant de partir dans l'ouest pour un contrat de travail, je suis allée passer deux jours chez Patricia et son conjoint à Sherbrooke, ce qui nous a permis de mieux nous connaître et de mieux nous comprendre.

Le cœur-réflexe

En avril 2017, j'ai eu une autre perspective des archives lorsque je me suis rendue à l'Université de Sherbrooke. Lors de cette journée grise, j'étais en compagnie de Stéphanie Dufresne et de Catherine Langlais, éditrices de Possibles Éditions, ainsi que d'Émilie Allard, artiste interdisciplinaire et graphiste, pour faire de la recherche à propos de *Montréal brûle-t-elle?*, le premier livre d'Hélène, publié en 1987¹.

1. Voir TALBI, Elkahna [*et al.*] (2017), *Le cœur-réflexe*, Montréal, Possibles Éditions.

Ces femmes, qui sont toutes trois brillantes, cultivées et critiques, analysaient les dessins, les poèmes et les correspondances d'un œil curieux. Si je me suis sentie bizarre ce jour-là, parce que je n'avais pas leur recul, ça m'a aussi aidée dans mon processus créatif. En effet, leur vision me permettait de voir, moi aussi, à quel point les archives de ma mère étaient riches et remplies de trésors.

En fouillant dans les archives avec Émilie, Stéphanie et Catherine, j'ai découvert des choses que je ne savais pas, des histoires du passé de ma mère qui m'ont fait frissonner. Il était étrange de fouiller dans ses archives avec des gens qui ne l'avaient presque pas connue.

Stéphanie et Catherine avaient rencontré ma mère lors de l'exposition de photos sur les abécédaires que mon père, Pierre Crépô, avait organisée à Repentigny en 2015. C'est de cette rencontre qu'était née l'idée du recueil *Le cœur-réflexe*.

Plus tard, Stéphanie et Catherine m'ont abordée avec leur projet. J'étais touchée qu'elles veuillent s'investir dans ce recueil, surtout qu'elles avaient un petit budget et beaucoup de motivation.

J'ai proposé d'écrire un texte dans le recueil, même si, contrairement à ma mère, la poésie, ce n'est pas ma spécialité. Pour ce faire, j'ai lu et relu *Montréal brûle-t-elle?*, et j'y ai répondu le mieux que j'ai pu. Dans les poèmes finaux comme dans les brouillons, je me suis penchée sur ma relation avec Montréal, l'urbanité, ses hauts et ses bas, ses complexités et ses contradictions.

Si pour les autres auteures, s'inspirer de la forme d'une autre écrivaine semblait un exercice de style, pour moi ça me semblait une façon de prouver que j'étais capable d'avoir de la fougue et de la répartie, même si je n'arrivais pas à la cheville de ma mère.

C'est d'ailleurs seulement après sa mort que j'ai été capable d'écrire de la poésie. J'ai toujours su que c'était son truc et j'ai longtemps pensé que ce n'était pas ma place, même si Hélène était la première à me féliciter lorsque, plus jeune, j'écrivais des poèmes à l'école.

J'avais quand même un sentiment d'imposture en écrivant de la poésie, parce que c'était son royaume.

La journée d'études sur Hélène Monette et Louise Dupré

Le 19 mai 2017, je suis retournée à l'Université de Sherbrooke pour une journée d'études sur l'œuvre de ma mère ainsi que sur celle de Louise Dupré. J'avais demandé à mon père de m'accompagner et j'étais heureuse qu'il ait accepté. Non seulement il connaissait bien Hélène et son œuvre, mais il a ce sixième sens par rapport à la façon dont je me sens, et je me sentais étrange ce jour-là.

J'étais assise dans une salle parmi quelques universitaires. J'étais là en tant que descendante et représentante de ma mère. J'essayais de faire bonne figure, même si la plupart des gens présents avaient une meilleure connaissance de l'œuvre de ma mère que moi.

Ayant moi-même complété des études jusqu'à la maîtrise, je connais bien le monde universitaire. Cela ne m'a pas empêchée de trouver étrange d'entendre « Monette » lorsqu'on parlait de ma mère. Pour moi, c'est « maman », « maminou » ou « Hélène ».

Cela dit, être témoin de l'appréciation des professeurs et des universitaires pour son œuvre m'a permis de la voir d'un autre œil. J'ai réalisé son impact, à quel point elle a contribué à la littérature québécoise.

Lorsqu'elle était vivante, ma mère prenait tellement de place dans ma vie. Elle la remplissait de mots, d'histoires, de conversations, d'humeurs et de rendez-vous. Pendant longtemps, j'ai eu de la difficulté à détacher Hélène Monette l'auteure d'Hélène Monette la personne.

J'avais de la difficulté à lire un de ses livres au complet. C'était comme si elle me parlait, et j'en avais déjà assez. Bien sûr, il y a des exceptions, dont le roman *Unless*, qui est sorti en 1995 et s'est très bien vendu.

J'étais particulièrement attirée par ce livre qui m'était interdit parce qu'il était *trash*. Je n'avais pas le droit de le lire avant mes quinze ans. La semaine après mon anniversaire, je me suis lancée. Enfin! Je pouvais le lire. J'ai adoré, mais j'ai aussi été dégoûtée par les nombreuses références à la drogue, au sexe et à l'alcool. Quinze ans, c'est encore jeune, et c'est encore naïf.

Appeler quelqu'un par son nom de famille rehausse aussi le fait que cette personne soit décédée. C'est désormais quelqu'un qu'on cite dans des essais, dans des analyses littéraires, dans des livres, ce n'est plus une « vraie personne ».

J'ai compris pourquoi il était important de partager les archives : parce qu'elles sont utiles, parce qu'elles permettront de continuer à dialoguer avec Hélène.

Comme disent les Anglais, *sharing is caring*, et ma mère voulait partager ses archives avec les universitaires parce que ça allait continuer à les faire vivre. Les étudiants et les professeurs allaient pouvoir y puiser de l'information et des écrits pour nourrir leurs recherches.

Cette continuité est fondamentale pour n'importe quel artiste. Ma mère l'avait compris. Si elle est partie trop tôt, ses archives restent.

Les archives d'Hélène Monette, c'est une caverne d'Ali Baba d'idées, de projets, d'histoires, de littérature et d'art. Ce n'est pas facile d'en venir à bout, comme ce n'était pas facile de venir à bout de la personnalité d'Hélène.

Cela fait quatre ans que ma mère s'est éteinte sur son lit d'hôpital. Si sa présence me manque tous les jours, ses idées, ses valeurs et ses écrits resteront en place longtemps.

Elle avait le courage de ses convictions, dans sa vie comme dans son héritage. Pour ce qui est des archives, elles ont encore beaucoup d'histoires à raconter...

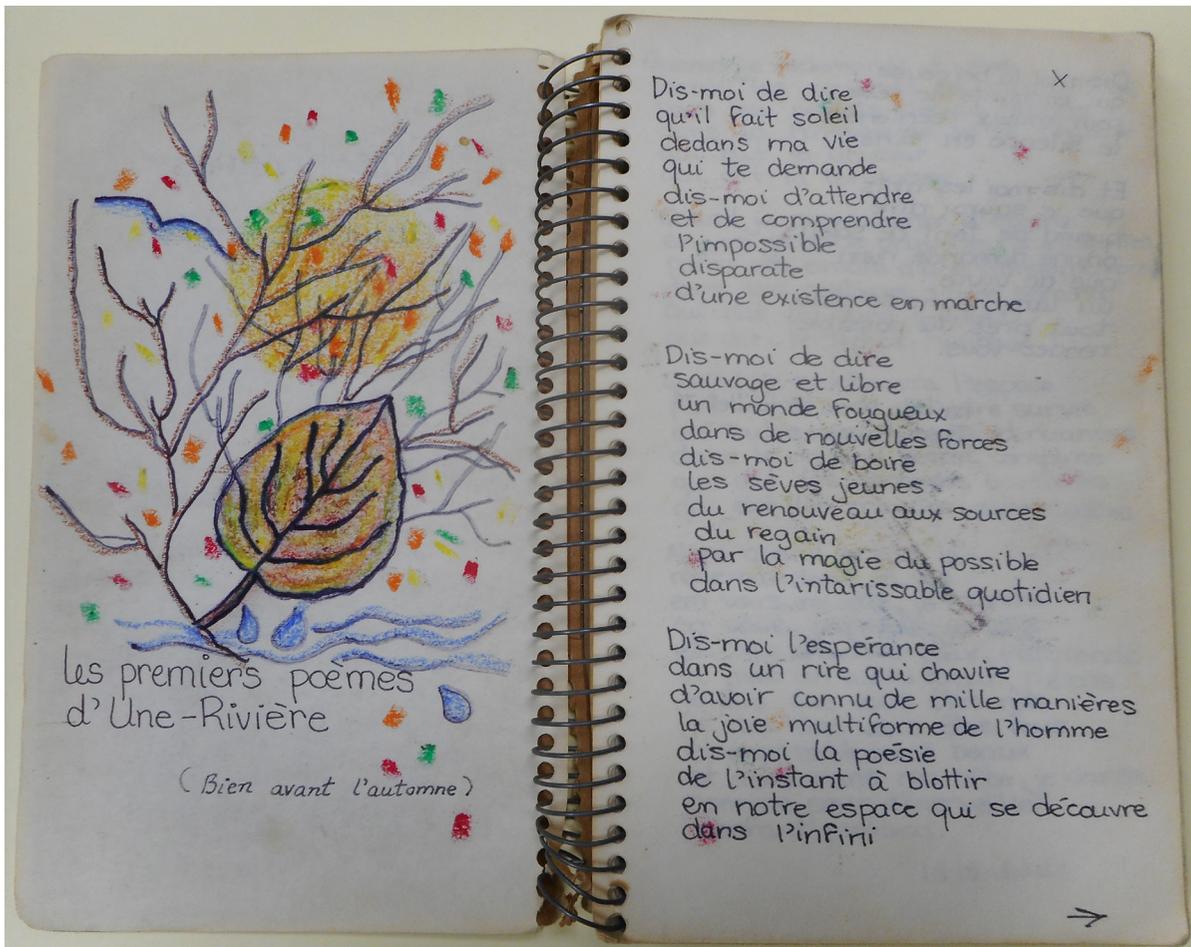


Figure 8 : Carnet de notes, 1979, Fonds Hélène Monette (P79), Université de Sherbrooke.

Crédit photo : Philippe Ménard, 2019.